QUELQUES OBSERVATIONS

ET

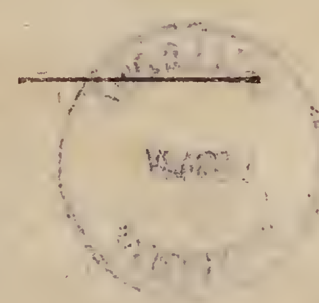
QUELQUES IDÉES

RELATIVES AUX TUMEURS BLANCHES DES ARTICULATIONS,

Présentées à l'Ecole de Médecine de Paris, le 8 fructidor an 10;

PAR J. R. G. PALOUS,

Ancien Élève de cette École, né à Manhac, département de l'Aveiron.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE MIGNERET,
RUE DU SÉPULCRE, F. S. G. N.° 28.

AN X. — 1802.


WELLCOME
LIBRARY
INSTITUTE

AU CITOYEN

J. L. ALIBERT,

MÉDECIN DE L'HÔPITAL SAINT-LOUIS, MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DE MÉDECINE DE PARIS, etc.

Comme un témoignage public de ma haute estime pour ses talens.

PALOUS.

PROFESSEURS

DE L'ÉCOLE.

Les Citoyens

Chaussier, Dumeril,	Anatomie et Physiologie.
Fourcroy, Deyeux,	Chimie médicale et Pharmacie.
Hallé, Desgenettes,	Physique médicale et Hygiène.
Lassus, Percy,	Pathologie externe.
Pinel, Bourdier,	Pathologie interne.
Peyrilhe, Richard,	Histoire naturelle médicale.
Sabatier, Lallement,	Médecine opératoire.
Pelletan, Boyer,	Clinique externe.
Corvisart, Leroux,	Clinique interne.
Dubois, Petit-Radel,	Clinique de l'École, dite de Perfectionnement.
Leroy, Baudelocque,	Accouchemens, maladies des Femmes, Éducation physique des Enfans.
Leclerc, Cabanis,	Médecine légale, Histoire de la Médecine.
Thouret,	Doctrine d'Hippocrate, et Histoire des cas rares.
Sue,	Bibliographie médicale.
Thillaye,	Démonstration des Drogues usuelles et des Instrumens de Médecine opératoire.

Par délibération du 19 frimaire, an 7, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation, ni improbation.

QUELQUES OBSERVATIONS

ET

QUELQUES IDÉES

RELATIVES AUX TUMEURS BLANCHES DES ARTICULATIONS.

L'exercice de la médecine, dans un pays tel que le mien, où les rhumatismes sont très-fréquens, et où les scrophules, sans être tout-à-fait aussi communs, sont loin d'être rares, ne pouvait sans doute, en aucun temps, manquer de me mettre dans la triste nécessité d'y voir quelques-unes de ces maladies fâcheuses qui tirent leur origine de ces deux sources empoisonnées. Mais aucune époque ne les y présenta jamais en plus grand nombre que l'ont fait ces trois dernières années. Jamais les occasions d'observer les tumeurs blanches des articulations et d'autres affections locales, différentes à quelques égards, mais guères moins funestes, ne s'y sont plus multipliées que durant cette période. Il n'est pas douteux que c'est à la constitution muqueuse ou catharrale, qui, pendant tout ce temps, a dominé dans mon pays, et dont l'influence s'est fait particulièrement sentir parmi les habitans de nos campagnes, qu'il faut attribuer la plus grande

fréquence de ces malheureux produits des affections scrophuleuses et rhumatismales. De tous les maux qui ont formé le cortège de notre fièvre catharrale stationnaire, il n'en est point qui se soient montrés plus constamment que ceux-ci, soit au-dessus des ressources de la nature, soit au-dessus des secours de l'art. Trop souvent appelé pour de jeunes individus attaqués de ces redoutables affections, quelques efforts que j'aie pu faire pour procurer la guérison à ces infortunés, je n'ai presque jamais pu atteindre ce but si desiré. C'eût été trop peu, il est vrai, d'épuiser en leur faveur tous les moyens que pouvait me suggérer un zèle ardent, infatigable, mais pas assez éclairé sans doute; aussi me défiant, avec raison, de mes propres moyens, n'ai-je jamais manqué, dans des circonstances aussi difficiles, de recourir soit aux meilleurs ouvrages, soit aux conseils des médecins les plus recommandables par leur expérience et par leurs lumières. Néanmoins presque toutes les tentatives ont été sans succès; les traitemens les mieux concertés ont constamment échoué; et j'ai eu la douleur, non-seulement de ne pouvoir obtenir la cure radicale, mais même de ne réussir que très-rarement à pallier le mal, à modérer sa violence, à retarder ses progrès.

Profondément affecté de l'inutilité constante de tant de soins, après avoir fait tout ce qui dépendait de moi pour m'exempter de tout reproche, il ne me restait plus qu'à chercher une diversion utile à de stériles

regrets, dans l'examen réfléchi des obstacles qui s'étaient opposés à la guérison de ces infortunés malades.

J'ai donc soigneusement recherché de quelle cause pouvait dépendre l'extrême difficulté, pour ne pas dire l'impossibilité absolue de traiter avec succès les maladies de ce genre.

Qu'est-il besoin de faire ici l'énumération de celles que la médecine ne peut guères espérer d'écarter, et dont il n'est pas probable qu'elle puisse jamais corriger, ou diminuer la pernicieuse influence ?

Mais jai cru qu'il serait utile d'appeler l'attention des médecins sur une de ces causes qui me paraît contribuer, plus que toutes les autres, à rendre inutiles les méthodes qu'on juge les mieux indiquées.

Plus j'y réfléchis, en effet, plus je me persuade que si les moyens dont l'art fait usage contre de semblables maladies, sont la plupart du temps impuissans, c'est peut-être moins parce qu'elles sont de nature à résister à tous ses secours, que parce qu'elles n'ont pas été suffisamment observées, ni décrites avec toute l'exactitude convenable, parce qu'en un mot, elles ne sont pas encore assez connues.

Je suis du moins, d'après ma propre expérience, très-porté à croire que j'aurais été plus heureux, dans plus d'une occasion, si javais éprouvé, dans le commencement de ces maladies, moins d'incertitude et de vacillation par rapport à leur diagnostic, si

j'avais rencontré moins de difficultés et moins d'embarras pour en démêler et pour en saisir le vrai caractère, dès leur invasion.

En vain, pour éclaircir mes doutes et fixer mon jugement, j'ai eu recours aux meilleurs ouvrages que j'étais à portée de consulter; je n'y ai point trouvé les lumières que je cherchais.

Ce n'est pas cependant que les observations relatives à de semblables maladies manquent dans les livres de ceux sur-tout qui ont écrit sur la médecine externe. A l'égard des traités même les plus estimés de médecine interne, le peu qu'ils contiennent sur cet objet, est si vague, si confus, qu'on ne saurait en retirer la moindre utilité. Mais les premiers ne se sont, pour la plupart, occupés que des suites plus ou moins graves; des terminaisons plus ou moins fâcheuses de ces maladies, telles que les ulcères fistuleux, les exostôses, les caries des os, les ankylôses, etc. Ils ont, presque tous, négligé de tracer, dans leurs observations, l'histoire exacte des maladies primitives dont ces divers accidens étaient les conséquences; de décrire avec soin la succession, la marche particulière de leurs symptômes, depuis leur invasion jusqu'à ces différentes terminaisons, et sur-tout de faire connaître, d'une manière précise, leurs signes distinctifs, leurs traits caractéristiques, dès leurs premières périodes. L'histoire des tumeurs blanches des articulations, donnée par Benjamin Bell, dans son excellent traité des

ulcères, est de tout ce que j'ai lu sur cette importante matière, ce qui m'a le plus satisfait; c'est même à-peu-près la seule lecture dont j'ai retiré quelqu'avantage, à cet égard, pour ma pratique.

Il s'en faut beaucoup que j'aie trouvé dans ce précis historique, tout bien fait qu'il est, des notions suffisantes pour me diriger dans tous les cas de ce genre qui se sont présentés à moi.

Ainsi, loin de pouvoir considérer l'art comme très-avancé relativement à ces maladies si dangereuses, je suis, au contraire, persuadé qu'il en est peu sur lesquelles il ait jusqu'à présent des données moins satisfaisantes, sur lesquelles il lui reste plus de connaissances à acquérir. Le vif intérêt que m'ont inspiré les trop nombreuses victimes de ces maladies funestes, le regret amer et profond de n'avoir pu leur procurer des secours efficaces, me font desirer ardemment que les médecins dirigent de nouveau leurs recherches vers un objet si digne d'exciter tout leur zèle, et de fixer toute leur attention. Je me plais à espérer que des observations plus multipliées et plus exactes, des histoires mieux soignées et plus complètes, répandront de nouvelles lumières sur la nature, encore trop peu connue, de ces affections, et conduiront ainsi à des méthodes de traitement plus heureuses que celles qu'on a suivies jusqu'à présent. Et certes, dans quel moment fût-il plus convenable de former, d'exprimer un semblable vœu; et fût-il plus permis de se livrer à une si douce espé-

rance, qu'à cette mémorable époque où l'art de guérir, généralement cultivé avec autant d'ardeur et non moins de succès que les autres sciences naturelles, marche à grands pas vers son perfectionnement par la véritable route, celle de l'observation et de l'expérience ? Ces motifs ont suffi pour m'engager à présenter, malgré leur peu de valeur, quelques observations que ma pratique à la campagne, pendant cinq années, m'a mis à portée de recueillir sur ces fâcheuses affections. Je sais trop combien elles sont défectueuses, pour oser m'en promettre la moindre utilité directe ; mais je ne laisserais pas que de me féliciter d'avoir atteint le principal but que je me propose dans ce faible essai, s'il pouvait porter à des recherches plus utiles sur cet objet trop négligé, tant de médecins qui joignent à mon zèle, les lumières et l'habileté qui me manquent. Loin de me reprocher la témérité d'avoir entrepris une tâche trop au-dessus de mes forces, je serais presque tenté de m'en applaudir ; je me consolerais du moins d'avoir échoué dans cette tentative, pourvu toutefois qu'elle parvînt à exciter la généreuse émulation de ceux qui sont capables de la remplir avec succès.

Je regrette de ne pouvoir pas ranger le petit nombre d'observations, qui fait le sujet de ce faible essai, dans l'ordre si méthodique et si lumineux que Bell a suivi dans son excellent traité. Les circonstances trop défavorables dans lesquelles je me suis

trouvé en les recueillant, m'en empêchent manifestement. Je n'ai pas eu l'avantage d'observer chacune de ces maladies, dont je vais rendre compte, dans tout son cours, dans toutes ses différentes périodes. J'ai été constamment privé de l'avantage non moins précieux de comparer les symptômes observés à chaque degré, avec les résultats de la dissection à la même époque. Il n'est donc que trop évident qu'il ne m'est pas possible d'offrir des descriptions complètes. Dans certains cas, d'ailleurs, les symptômes se sont tellement compliqués, et dans quelques autres ils ont suivi une marche si rapide, que j'ai été fort embarrassé pour savoir à laquelle des deux espèces décrites par Bell, il fallait les rapporter. D'autres enfin observés durant le période qu'a occupé la fièvre stationnaire, (de l'ordre des catharrales rémittentes), m'ont montré des rapports plus ou moins marqués avec cette fièvre, tandis que j'en ai vu d'autres totalement indépendans de son influence. Conséquemment j'ai été obligé de distribuer mes observations d'une autre manière. Je rapporterai d'abord les cas que j'ai observés avant l'apparition de la fièvre stationnaire. Je rendrai compte ensuite de ceux que j'ai vus pendant sa durée.

Observations recueillies avant l'apparition de la fièvre catharrale stationnaire.

Parmi les tumeurs blanches que j'ai eu

l'occasion de voir, soit avant, soit après l'apparition de cette fièvre stationnaire, il en est qui m'ont constamment paru si bénignes, qu'à peine les croirais-je dignes d'être mentionnées, si, pour parvenir à la connaissance des cas les plus graves, il n'était pas nécessaire de bien connaître les cas même les plus légers. Telles ont été, en général, les tumeurs survenues aux articulations des personnes douées d'une constitution saine, d'après l'action d'une cause externe, comme une chûte, un coup, etc; telles encore celles que j'ai vu souvent persister à la suite du rhumatisme goutteux. Chez la plupart, il est vrai, des personnes que j'en ai vues atteintes, la tumeur n'était pas fort considérable, elle était assez récente; la douleur supportable, et la marche n'en était que médiocrement gênée. Chez quelques-uns, néanmoins, le mal durait depuis plusieurs mois; le gonflement de l'articulation était bien marqué; la tumeur présentait déja une rénitence bien sensible, la douleur uniformément répandue dans toute l'articulation s'étendait le long des aponévroses et des tendons des muscles qui y sont unis; elle était assez vive pour obliger le malade à tenir le membre constamment fléchi, et pour l'empêcher de lui faire exécuter aucun mouvement. Dans presque tous ces cas, l'affection a cédé à un très-petit nombre de secours. Je me suis presque toujours borné à conseiller l'usage des douches artificielles, préparées avec une dissolution

plus ou moins forte, selon les circonstances, de sulphure alkalin ; et ce seul secours, plus ou moins long-temps continué, a suffi pour dissiper la tumeur et rétablir la mobilité de l'articulation. Je n'oubliais jamais, il est vrai, de recommander que l'on fît exécuter à cette articulation des mouvemens gradués, avec toute la circonspection et tout le ménagement possibles : mais j'ai eu rarement besoin de recourir à d'autres moyens, tels que les linimens volatils, les frictions sèches, etc. Il est commun de voir, à la suite du rhumatisme goutteux, lors même que la fièvre est complètement dissipée, persister des gonflemens plus ou moins considérables, plus ou moins douloureux, à différentes articulations, tant petites que médiocres et grandes. Je ne disconviens pas qu'il ne soit possible d'en observer qui résistent opiniâtrément aux secours les mieux indiqués, et qui ne cessent de faire des progrès, aboutissant enfin à des terminaisons plus ou moins fâcheuses ; mais je me crois fondé à penser que cette dégénération, quand elle a lieu, comme je l'ai vue arriver quelquefois, est due à la complication du vice scrophuleux. Car toutes les fois que j'ai eu l'occasion de traiter ces tumeurs rhumatisantes, chez des individus doués d'une constitution saine, je suis parvenu à les dissiper par l'emploi suffisamment continué des douches et des frictions aromatiques, secondées d'abord par des mouvemens gradués et puis par un exercice modéré. Je

combinais le plus communément avec ces moyens extérieurs, quelques remèdes internes, choisis, suivant l'indication, parmi les sudorifiques, les résolutifs ou les fortifians. Toutes les fois, au contraire, que ces tumeurs rhumatismales ont eu des suites fâcheuses, il m'a paru qu'on pouvait en accuser une complication scrophuleuse.

Première observation. Tel était, sans doute, le cas d'un infortuné jeune homme qui, revenu de l'armée des Pyrénées orientales où il avait campé pendant plusieurs mois, privé presqu'entièrement de l'usage de la cuisse et de la jambe droites par une sciatique opiniâtre, me fit appeler peu de jours après son arrivée dans le pays. Traité successivement et sans aucun succès, par plusieurs médecins, il avait déja inutilement essayé d'un très-grand nombre de médicamens tant intérieurs qu'extérieurs. Sa santé n'avait fait que s'altérer davantage de jour en jour; il dépérissait très-sensiblement, sans éprouver aucun soulagement relativement à l'affection locale; le symptôme dont il se plaignait le plus, était une roideur, ou une rigidité dans les tendons des muscles fléchisseurs de la cuisse, telle qu'il ne pouvait chercher à l'étendre, ou à lui faire exécuter quelque mouvement, sans éprouver des douleurs extrêmement vives. L'examen attentif de ce membre me fit découvrir un gonflement peu considérable au haut de la cuisse, en dehors, au-dessus et au-dessous du grand trochanter; ce gonflement n'était

accompagné d'aucun changement de couleur aux tégumens, ni d'aucun excès de chaleur: au lieu d'être œdémateux, il me laissa appercevoir une rénitence, ou une sensation d'élasticité très-marquée. J'appris qu'on avait eu inutilement recours aux vésicatoires réitérés, ainsi qu'aux ventouses, et à une infinité d'autres moyens, mais qu'on n'avait pas encore tenté l'emploi des bains de vapeurs; je les conseillai, dans l'espoir qu'ils pourraient être de quelqu'utilité pour diminuer la rigidité des tendons, qui causait au malade tant de souffrances, et le retenait dans son lit. Mon intention était de proposer ensuite les douches artificielles, dans la vue de dissiper le gonflement qui, comme je l'ai dit, était peu considérable. J'expliquai en détail les précautions nécessaires pour administrer convenablement les bains de vapeurs. Ces précautions furent tellement négligées, l'imprudence et la mal-adresse furent portées à un tel point, que la cuisse du malade resta, quelques minutes, exposée à une vapeur extrêmement chaude et presque brûlante. La profonde impression qu'une chaleur beaucoup trop vive fit sur le membre affecté, fut promptement suivie d'une grande augmentation de douleurs, et d'un accroissement sensible de la tumeur: j'eus l'occasion de revoir le malade quelques jours après ce malheureux accident, quoiqu'il ne m'eût point fait appeler de nouveau. Durant l'intervalle qui s'était écoulé depuis ma première visite,

j'avais acquis, sur son compte, quelques renseignemens qui me causaient de vives inquiétudes. Le mauvais teint de ce jeune homme et divers signes de disposition scrophuleuse que j'avais cru remarquer chez lui, m'avaient assez frappé pour m'engager à prendre quelques informations auprès de ses voisins; ils m'avaient appris que son père avait eu, dans sa jeunesse, une tumeur à l'un des genoux, dont il avait souffert, pendant quatre ou cinq années, qui lui avait occasionné plusieurs abcès, et autant d'ulcères autour de cette articulation, et qui s'était enfin terminée par une ankylôse incomplète. Je reconnus, dès-lors, chez ce malheureux jeune homme, une complication scrophuleuse que je n'avais fait d'abord que soupçonner; et craignant pour lui des conséquences graves, je m'empressai d'aller lui conseiller les moyens qui me paraissaient les mieux indiqués, pour les prévenir, s'il en était encore temps. Il s'agissait de chercher de suite à dissiper la nouvelle congestion sanguine sans doute, et lymphatique en même temps, qu'avait déja commencé à déterminer sur la cuisse malade, l'irritation vive produite par cette espèce de brûlure. En supposant que cette première indication eût pu être remplie avec succès, il eût sûrement fallu s'occuper après d'une autre indication non moins importante, en tâchant de détourner de dessus l'os de la cuisse, et sur-tout du voisinage de l'articulation, la fluxion qui menaçait d'y causer des ravages

si dangereux. Je songeais à satisfaire à l'indication la plus urgente par l'application répétée, suivant l'exigence du cas, des sangsues, ou même par celle des ventouses scarifiées, par l'emploi des fomentations résolutives que je me proposais de faire d'abord avec un mélange d'une infusion de fleurs de sureau et de camomille, et d'huile d'olives légèrement camphrée, puis avec de l'huile d'olives tenant en dissolution une plus forte dose de camphre et une quantité convenable d'ammoniaque ou d'éther acétique. Je songeais également à placer, vers le bas de la cuisse, quelques vésicatoires dont j'aurais eu soin d'entretenir l'écoulement, et d'y ouvrir ensuite un cautère. J'avais enfin quelques autres moyens externes en vue; mon intention était d'en seconder l'effet par les remèdes intérieurs que j'aurais jugés les mieux appropriés à l'état du malade. Quel eût été le résultat d'un traitement concerté de cette manière, ou de toute autre? Je ne saurais l'apprécier avec certitude. Le malade s'y refusa opiniâtrément, entraîné dans une aveugle prévention contre moi par le mauvais effet du secours que j'avais conseillé, mauvais effet qu'il m'imputait injustement, au lieu de s'en prendre à sa propre imprudence, ou à la mal-adresse de ses parens. Il aima mieux se confier à un charlatan qui l'avait séduit par la trompeuse promesse d'une prompte et parfaite guérison. J'ignore de quelle façon il fut traité par ce charlatan; ce que je sais positivement, ayant

eu, deux ans après, la douleur de revoir cet infortuné, réduit à un état déplorable d'infirmité, c'est qu'il ne tarda pas à se former à la partie tuméfiée de la cuisse un abcès qu'on vit s'ouvrir et se cicatriser spontanément ; que cet abcès a été suivi de plusieurs autres qui se sont reproduits à diverses époques ; qu'au moment où je le vis, il existait, à trois travers de doigt au-dessus du grand trochanter, deux ulcères fistuleux, par lesquels étaient déja sorties, en divers temps, un assez grand nombre d'esquilles. La partie inférieure de la cuisse et la jambe de ce côté, étaient sensiblement atrophiées et affectées d'une débilité telle qu'il ne pouvait point s'appuyer sur cette extrémité. Aurait-il pu éviter ces suites fâcheuses, à l'aide d'un traitement méthodique et convenablement dirigé ? J'en doute ; je serois même plutôt porté à croire que l'utilité d'un bon traitement se serait vraisemblement réduite à pallier ses souffrances et à ralentir les progrès du mal.

Deuxième observation. Je vis, dans le même temps, un autre jeune homme dont le sort fut encore plus malheureux, s'il est vrai qu'une mort qui met un terme à des souffrances excessives et sans remède, soit un plus grand malheur qu'une vie traînée dans des douleurs continuelles. J'observai chez cet infortuné, une enflure au tiers supérieur de la cuisse gauche, présentant les principaux signes qui caractérisent, à leur troisième période, la première espèce

de tumeurs blanches décrites par Bell. Cette tuméfaction avait succédé à des douleurs profondément fixées, pendant plusieurs mois sur la hanche gauche, qui avaient exactement simulé cette affection rhumatismale si connue sous le nom de *Sciatique*. Pendant les deux mois qui s'étaient écoulés depuis son apparition, elle n'avait cessé de faire des progrès; elle était, à l'époque où je le vis pour la première fois, déja parvenue à un degré considérable. La fluctuation commençait à se manifester dans une partie assez étendue de la tumeur. Comme ce malheureux se trouvait autant et même plus épuisé par quatre fortes saignées que lui avait faites, à de courts intervalles, le chirurgien auquel il s'était adressé, et par des purgatifs réitérés, que par ses longues souffrances, je craignis, en ouvrant de suite son abcès, de donner lieu à une faiblesse funeste. Je ne pouvais d'ailleurs m'empêcher de porter un pronostic fâcheux, attendu que la fièvre hectique était non-seulement déclarée, mais déja même très-avancée. Je jugeai donc prudent, pour me mettre à l'abri de toute imputation injuste, de négliger, ou du moins de suspendre l'ouverture de cet abcès, et de me borner, pour le moment, à soutenir et à relever, s'il était possible, les forces du malade par l'usage du quinquina, et par un régime restaurant. Bientôt dégoûté du quinquina, cet infortuné fit rappeler son chirurgien qui méconnut tellement son état, qu'il fit encore deux fortes

saignées. Peu de temps après la dernière, l'abcès s'ouvrit de lui-même ; la mort termina, le même jour, sa douloureuse existence.

Troisième observation. Il y a près de quatre ans qu'un cultivateur aisé conduisit chez moi sa fille aînée, pour lors âgée de 19 ans, et attaquée, depuis près de trois, d'une tumeur blanche au genou droit. Suivant l'histoire que son père m'en fit de son mieux, cette tumeur avait succédé à une suppression des règles, occasionnée par l'imprudence qu'elle avait commise de se jeter dans de l'eau très-froide, durant sa menstruation. Un des plus habiles médecins du département, consulté, dès le principe, prescrivit, d'abord, quelques saignées générales, les demi-bains ; il fit appliquer, à plusieurs reprises, les sangsues sur le genou affecté ; il eut recours aux ventouses scarifiées, aux vésicatoires répétés, et à beaucoup de topiques fondans ou résolutifs, en même temps qu'il faisait prendre à l'intérieur, les remèdes qu'il jugeait les plus propres à rétablir l'écoulement périodique. Ce traitement n'eut qu'une partie du succès que ce médecin desirait d'en obtenir. Le flux menstruel se rétablit, il est vrai, mais ce ne fut qu'imparfaitement. Il revint moins régulier et moins abondant qu'avant sa suppression. Quant à la tumeur articulaire, au lieu de se dissiper, elle fit des progrès lents, mais continuels. Les médecins les plus estimés, consultés tour-à-tour, avaient fait beaucoup

de tentatives infructueuses. Autant que j'en pus juger par quelques prescriptions que le père me communiqua, elles consistaient dans l'emploi tant interne, qu'externe, des fondans ou des résolutifs variés de beaucoup de manières.

La tumeur que j'examinai avec soin, me présenta les signes qui, d'après Bell, caractérisent les tumeurs blanches de la seconde espèce, à la fin de leur deuxième période. Le volume du genou malade était à-peu-près double de celui du genou sain. Le tact découvrait aisément que cette augmentation de volume dépendait presqu'autant de la tuméfaction de l'extrémité articulaire du fémur, que de l'engorgement des parties molles qui entourent l'articulation. La couleur des tégumens n'était point changée; les veines sous-cutanées étaient variqueuses; la tumeur faisait éprouver une rénitence très-sensible, mais on n'y appercevait aucune fluctuation. La jambe droite était considérablement amaigrie et débilitée; l'articulation avait perdu presque toute sa mobilité. On eût dit qu'il y avait une ankylôse presque complète.

Le seul symptôme qui différât de ceux que Bell assure avoir constamment observés dans les tumeurs blanches de la seconde espèce, c'est que la douleur était uniformément répandue dans toute l'articulation, au lieu d'être circonscrite et concentrée sur un point déterminé, et qu'elle avait été telle dès le principe de l'affection, au rapport de la

malade. Au reste, la tumeur du genou était accompagnée de quelques signes d'affection scrophuleuse. Entr'autres j'observai, à la face interne du bras droit, depuis trois travers de doigt au-dessus du pli du bras jusqu'auprès de l'aisselle, une tumeur oblongue, indolente, dure, sans changement de couleur à la peau, laquelle s'était formée à la suite d'une saignée pratiquée, trois ans auparavant, au pli du bras. J'observai également un engorgement très-sensible aux glandes de cette aisselle.

Mon pronostic ne pouvait pas être avantageux. Sans dissimuler combien peu je comptais sur l'efficacité des moyens que j'avais à proposer, je conseillai de faire prendre à la malade les eaux minérales de Cransac. L'époque était favorable; c'était au commencement de septembre. Je conseillai, en outre, d'essayer ensuite les douches préparées avec une dissolution de sulfure de potasse, d'insister, pendant un mois, sur leur usage, et d'ouvrir après un cautère, au haut de la jambe, du côté malade. Ce conseil, dont j'osais à peine me promettre l'avantage de ralentir les progrès d'un mal que tout me portait à juger incurable, fut ponctuellement exécuté. Cette fille me fut présentée de nouveau par son père, vers le milieu du printems suivant. Je vis avec une satisfaction mêlée de surprise que le volume de la tumeur était sensiblement diminué. Un amendement aussi peu attendu m'engagea à lui conseiller de conduire sa fille à Balaruc. Outre le bon

effet que j'espérais de l'usage intérieur de ces eaux thermales, joint à celui des bains et des douches, ce voyage mettait ce bon père à portée de faire voir sa fille aux plus habiles médecins de Montpellier, dont j'étais bien aise qu'il pût avoir une consultation.

Ce second conseil ne fut suivi qu'en partie; la malade ne fut conduite qu'à Balaruc. Des affaires pressantes les ayant rappelés dans le pays, ils ne purent pas se rendre à Montpellier; et j'eus le double chagrin d'être privé d'une consultation que je désirais beaucoup, et de voir que l'effet des eaux de Balaruc n'avait pas répondu à mon attente. J'observai, en effet, que la tumeur avait acquis un degré notable d'accroissement, et, ce qui était encore plus fâcheux, que la tuméfaction de l'extrémité articulaire du fémur était plus remarquable. Quoique rien n'indiquât encore la formation d'aucun abcès, il n'était que trop facile de prévoir que ce gonflement finirait par la carie, et par des désordres funestes dans l'articulation. Mais c'était une raison de plus pour redoubler de soins et de précautions, afin de retarder autant qu'il serait possible, cette inévitable terminaison.

Dans cette vue, je conseillai, 1.° un purgatif qui se trouvait alors indiqué par le mauvais état des premières voies; 2.° de revenir à l'usage des eaux minérales de Cransac, dont la malade s'était si bien trouvée l'année précédente; je recommandai de les faire continuer à des doses graduées, pendant un

mois, avec l'attention de les rendre, de cinq en cinq jours, un peu purgatives, par l'addition d'une petite quantité de sulfate de magnésie ; 3.° je prescrivis, pour le mois suivant, l'usage gradué de pilules composées, dans des proportions convenables, de muriate mercuriel doux, d'extrait de ciguë et de limaille de fer non rouillée, liées avec le sirop des cinq racines ; et de boire, sur chaque pilule, un grand verre d'eau de Cransac, où l'on ferait fondre, de loin en loin, quelques petites doses de sulfate de potasse ; 4.° je conseillai d'entretenir, avec soin, le cautère ouvert au-dessous du genou malade ; 5.° d'appliquer sur l'un des deux côtés de l'articulation un vésicatoire, auquel on en substituerait un autre sur le côté opposé, aussitôt que l'écoulement du premier serait tari ; 6.° enfin, lorsqu'on aurait insisté quelque temps sur l'application répétée de ces vésicatoires, de réitérer les douches d'eaux thermales artificielles.

Ces moyens mis successivement en usage n'eurent pas un grand succès ; ils produisirent néanmoins, à-peu-près tout l'effet que j'en attendais, puisque les progrès de la maladie parurent totalement suspendus pendant plus de trois mois. La malade retira de l'usage des eaux de Cransac un avantage plus marqué que de l'emploi des autres moyens ; elles contribuèrent particulièrement à régulariser le flux menstruel et à le rendre plus abondant. La mauvaise saison qui survint peu de temps après, empêcha la

malade de se rendre chez moi, et, soit qu'elle fût rebutée autant par l'opiniâtreté de son mal, que par la longueur du traitement, soit que l'état stationnaire de sa tumeur lui eût inspiré une fausse sécurité, elle ne me fit appeler qu'au commencement du printems suivant.

Je trouvai que sa situation avait notablement empiré. Non-seulement le volume de la tumeur était augmenté d'une manière remarquable, mais les douleurs que la malade y ressentait étaient beaucoup plus vives, et il s'y était développé un surcroît de chaleur fort sensible. Bien que, d'après une exploration soigneuse, le tact ne découvrît aucune fluctuation dans toute la tumeur, les symptômes n'annonçaient que trop une malheureuse tendance à la suppuration, ne me faisaient que trop redouter la formation imminente de quelqu'abcès. Je pensai qu'il ne suffisait pas de s'abstenir de tout ce qui était capable de causer la moindre irritation, mais qu'il fallait chercher à calmer, à dissiper, s'il se pouvait, celle qui existait déja, et qui menaçait d'attirer des suites si dangereuses.

Je crus donc devoir me borner à proposer l'application des sangsues sur l'articulation prête à s'enflammer, des bains locaux dans une décoction de ciguë, de fleurs de surean et de camomille, et l'usage du petit-lait légèrement nitré et coupé avec des doses graduées des sucs dépurés des plantes chicoracées.

Cette proposition des sangsues auxquelles la malade avait eu inutilement recours, à plusieurs reprises, dans le principe de son affection, me fit perdre tout-à-coup sa confiance. Elle se mit entre les mains d'un autre médecin. Je ne sais quels furent les moyens dont il fit usage. Mais, soit qu'il ne fît pas un choix heureux des moyens les plus propres à retarder les progrès du mal, soit, ce que j'aime mieux croire, que le mal fût déja parvenu à une période où il n'était plus possible d'en arrêter la marche, d'en éloigner la termnaison funeste, la suppuration ne tarda pas à s'établir; divers abcès s'y formèrent; les uns furent ouverts, les autres s'ouvrirent spontanément; la fièvre hectique se mit de la partie, et enleva, trois mois après, cette infortunée malade.

Quatrième observation. J'eus, dans le cours de la même année, l'occasion de voir une autre fille, à-peu-près du même âge, qui se trouvait dans des circonstances semblables à beaucoup d'égards. Elle était, ainsi que celle dont je viens de parler, attaquée d'une tumeur blanche au genou droit; cette tumeur était également survenue à la suite d'une suppression de règles, occasionnée par une imprudence du même genre. Les principales différences de ce second cas comparé avec le précédent, sont 1.° que le mal était plus récent; il n'avait lieu que depuis six mois; 2.° que le gonflement des parties molles était plus considérable, tandis que la tuméfaction des extrémités articulaires du fémur ou du

tibia était à peine sensible ; 3.° que cette fille née de parens sains, ne présentait aucun autre signe d'affection scrophuleuse ; 4.° que ses règles étaient encore supprimées.

J'étais bien éloigné de vouloir entreprendre de rechef des cures aussi malheureuses. Je me fis néanmoins un devoir de surmonter la répugnance et le découragement que m'avaient inspirés trop de mauvais succès en pareil cas. Je me chargeai du traitement de cette malade. Après un examen attentif, je proposai les secours que j'avais reconnus les plus utiles, dans le cas précédent.

C'étaient, 1.° une saignée locale faite au moyen des sangsues ; 2.° les eaux minérales de Cransac ; 3.° les vésicatoires réitérés alternativement sur l'un et sur l'autre côté de l'articulation malade ; 4.° les douches artificielles.

Mais vivement pressé de déclarer mon avis sur la réussite du traitement proposé, et sur l'issue probable de la maladie, je ne pus dissimuler l'incertitude de celui-là, et mes craintes trop fondées relativement à celle-ci. C'en fut assez pour décider ces bonnes-gens à négliger mes conseils, et à recourir au même charlatan dont j'ai déja fait mention, et qui ne manqua pas de promettre une guérison assurée et prochaine. Il garantit le succès de la cure, pourvu qu'on lui confiât cette fille pendant un mois. J'appris sans étonnement, mais non sans la plns vive indignation, que ce dangereux imposteur ne

cessait de couvrir le genou affecté de toute sorte de cataplasmes maturatifs et irritans, préparés avec les oignons de lys, l'oseille, l'onguent basilicum, l'onguent de la mère, etc. dans la vue, disait-il de hâter la guérison, en amenant promptement la tumeur à suppuration ; et que, d'un autre côté, il s'acharnait à faire exécuter, de vive force, et malgré les cris perçans que les souffrances arrachaient à la malade, des mouvemens violens et excessivement douloureux à l'articulation affectée, dans la vue, ajoutait-il, de prévenir l'ankylôse. Je me crus obligé de faire avertir les parens de la pauvre malade, des suites funestes qu'entraînerait inévitablement une conduite aussi absurde que cruelle. Mes avis furent perdus. Le charlatan ne réussit que trop aisément à conserver l'aveugle confiance qu'il avait captée. Ses affreuses manœuvres ne tardèrent pas à produire les tristes effets qui devaient en résulter infailliblement. L'irritation continuellement aggravée porta l'inflammation au plus haut degré d'intensité. Ses progrès furent si rapides que la malade succomba en moins de six semaines, le jour même où ce charlatan, après avoir fait l'ouverture d'un abcès énorme qui s'était formé dans le genou de cette infortunée, osait se féliciter impudemment de l'heureux succès de sa cure.

Qui pourrait fixer son attention sur des tableaux aussi affligeans, s'il n'était soutenu par l'espoir de retirer quelque profit des diverses réflexions qu'ils suggèrent?

Avant, néanmoins, d'exposer quelques-unes des idées qu'ils ont fait naître dans mon esprit, j'y joindrai l'histoire d'un autre cas qui n'a été guère moins malheureux.

Cinquième observation. Il y a quatre ans qu'un de mes voisins m'appela pour l'une de ses filles qui souffrait beaucoup du genou droit, depuis près d'un mois. Cette fille âgée d'environ 13 ans, née de parens sains, douée elle-même d'une bonne constitution, était occupée, depuis une année, à garder un troupeau de moutons. Exposée, par cet emploi, aux injures de l'air, aux intempéries des saisons, elle avait, en outre, la mauvaise coutume de se coucher, une bonne partie du jour, sur la terre la plupart du temps humide. Dans le courant du mois de mai, qui, cette année, fut très-pluvieux, elle commença à ressentir au genou droit des douleurs qui augmentant de jour en jour, furent suivies d'un gonflement et d'une rigidité dans les tendons des fléchisseurs dont l'accroissement progressif la mit enfin hors d'état de marcher. Ce fut alors qu'on me pria de lui donner mes soins.

Je la trouvai atteinte d'un degré remarquable de fièvre. Son pouls était fréquent, assez plein, fort, un peu dur; la soif était vive; l'urine rouge, limpide, coulait en petite quantité. La chaleur était intense, mais sans âcreté sensible. Le gonflement du genou n'était pas considérable. Les tégumens conservaient leur couleur naturelle; mais on y sentait un surcroît notable de

chaleur. La malade était obligée de le tenir constamment dans l'état de flexion, et l'on ne pouvait lui faire exécuter le moindre mouvement sans lui causer des douleurs extrêmement aiguës.

Plusieurs considérations, l'âge de la malade qui approchait de l'époque de la première menstruation, son tempérament que je jugeai sanguin, son genre de vie qui l'exposait aux affections rhumatismales, alors assez fréquentes, le caractère de la fièvre qui me parut plus ou moins inflammatoire, etc., me décidèrent pour le choix d'une méthode anti-phlogistique. Je fis d'abord une médiocre saignée du bras. Je prescrivis une boisson abondante de petit-lait légèrement nitré et miellé, l'application des sangsues sur le genou affecté, et des fomentations avec une infusion de fleurs de sureau et de camomille. Ces moyens simples eurent tout le succès que je pouvais en attendre. La fièvre se calma; le gonflement du genou, la rigidité des tendons fléchisseurs, les douleurs sur-tout diminuèrent très-sensiblement. Ces heureux changemens se prononcèrent chaque jour davantage. Ayant observé, vers le dixième jour de ce traitement, une disposition marquée à la diaphorèse, pour la seconder, je fis appliquer un vésicatoire à la partie externe du haut de la jambe, à trois travers de doigt au dessous de l'articulation. Je fis prendre, en même temps, quelques petits bols, composés de camphre, de nitre et de rob de

sureau. La malade éprouva, les deux jours suivans, une diaphorèse remarquable. L'urine moins rouge, plus abondante, déposa un sédiment blanchâtre, assez copieux. Ces évacuations critiques furent suivies d'une rémission encore plus marquée dans tous les symptômes. L'articulation recouvra, en grande partie, sa mobilité. Elle restait néanmoins affectée d'un degré sensible de gonflement. Pour achever de le dissiper, je conseillai les douches artificielles. On y eut recours. Leur effet répondit à mon attente, et, au bout de huit jours, ce symptôme était presqu'entièrement dissipé, lorsqu'un malheureux accident fit évanouir mes espérances, et replongea la malade dans une situation infiniment plus fâcheuse que la précédente. Je fus, à cette époque, appelé, à six lieues loin de ma demeure, pour une dame dangereusement malade auprès de laquelle je fus obligé de rester pendant une quinzaine. Le lendemain de mon départ, cette pauvre fille, qui pouvait déja faire usage de sa jambe, étant montée au haut d'une échelle, eut le malheur de se laisser tomber sur le même genou, et d'y éprouver une violente contusion. Les mauvais effets de cette chûte grave furent tellement rapides, qu'à mon retour je désespérai d'y remédier efficacement. Je trouvai en effet une enflure très-considérable à ce genou, et je reconnus très distinctement à travers le gonflement des parties molles, que le quart inférieur du fémur était sensiblement tumé-

fé. Je ne dissimulai point mes craintes à ses parens ; je leur annonçai qu'il y avait tout lieu de prévoir que, malgré les meilleurs secours, la carie du fémur et toutes ses suites seraient la terminaison trop fâcheuse d'un semblable état. Je fis toutefois, pour tâcher de la prévenir, plusieurs tentatives concertées avec un autre médecin qui fut appelé en consultation.

L'application des sangsues fut répétée à quatre différentes reprises. Nous eumes même recours aux ventouses scarifiées. Les applications soit anti-phlogistiques, soit résolutives, furent variées même au-delà de ce que j'aurais, en mon particulier, jugé convenable. Les remèdes intérieurs qui parurent les mieux indiqués pour procurer la résolution ne furent pas épargnés ; mais tout fut complètement inutile, le mal ne cessa de faire des progrès rapides. Rebutée par la longueur et l'inefficacité d'un traitement dont elle n'éprouvait presqu'aucun soulagement, la malade se refusa à toute espèce de secours ultérieurs.

Comme pendant les quatre années qui se sont écoulées depuis cette époque, j'ai eu l'occasion de la voir, presque tous les jours, livrée aux seules ressources de la nature, il me serait aisé de donner son histoire complète ; mais ces détails me meneraient trop loin. Je me contenterai donc d'offrir succinctement les principaux résultats de mes observations à ce sujet.

La tumeur s'abcéda. L'abcès s'ouvrit spon-

tanément, un mois après, à la partie externe du bas de la cuisse, à deux travers de doigt au-dessus de l'articulation. Il en sortit d'abord une assez grande quantité de matière puriforme, avec quelques esquilles. Cette ouverture se convertit en un ulcère fistuleux, d'où n'a cessé de couler une sanie ténue, fétide, mêlée de temps à autre d'esquilles plus ou moins considérables, et qui subsiste encore. Trois autres abcès se sont, en divers temps, formés et ouverts autour de cette articulation. Ils se sont successivement fermés. Il n'y a que le premier ulcère qui se soit maintenu jusqu'à présent.

Le quart inférieur du fémur offre constamment un volume double du naturel. Le genou est resté gonflé au même degré, et avec l'apparence d'une ankylôse incomplète. La jambe droite est considérablement affaiblie, et sensiblement atrophiée. Mais ce n'est là qu'une faible partie de l'étonnante série de maux à laquelle cette pauvre fille survit encore.

Une légère contusion qu'elle éprouva, un an après, au bras gauche, y décida un abcès, qui s'étant ouvert spontanément, fournit, pendant plusieurs mois, une suppuration de mauvaise qualité, ou plutôt un écoulement sanieux, mêlé, de temps à autre, d'esquilles plus ou moins grandes de l'humerus. Ce nouvel abcès s'est aussi cicatrisé. La même chose lui est arrivée, et par des causes tout aussi légères, en six

autres endroits de son corps, pendant cette période de quatre années.

Durant les trois premières, je la jugeais, à chaque visite, prête à succomber à la fièvre hectique qui me paraissait évidemment caractérisée. Je lui trouvais toujours une petite fièvre lente, avec des frissons irréguliers, des exacerbations tous les soirs ; à ces symptômes se joignaient, de loin en loin, tantôt des sueurs nocturnes, tantôt une diarrhée colliquative.

Rien ne m'a jamais autant étonné que de la voir, dans le cours de cette année, beaucoup mieux, à tous égards, que les années précédentes. Elle n'éprouvait plus de diarrhée, plus de sueurs nocturnes, ni de paroxysmes le soir, ni de frissons irréguliers; et, quoique l'affection locale fût à-peu-près dans le même état, la jambe droite ne laissait pas que d'avoir repris un peu de force, de manière que la malade pouvait marcher appuyée d'un bâton, tandis qu'auparavant elle était, la plupart du temps, forcée de garder le lit, ou qu'elle pouvait tout au plus se traîner à l'aide de deux béquilles.

Mais une nouvelle chûte qu'elle fit sur la jambe malade, la veille de mon départ pour Paris, lui causa la fracture du tibia, à quatre travers de doigt au-dessus de la malléole interne.

Il en coûte beaucoup, je l'avoue, soit à mon amour-propre, soit à ma sensibilité, de présenter des observations aussi défec-

tueuses et aussi affligeantes. Que je serais néanmoins amplement dédommagé de ce double sacrifice, si je pouvais du moins réussir à bien faire sentir la nécessité de tenter des recherches ultérieures, et de recueillir de nouvelles observations sur cet important objet!

Je vais donc essayer d'indiquer quelques-uns des points encore obscurs ou douteux dans cette matière, qui me paraissent mériter d'être éclaircis et constatés, quelques-uns des problêmes intéressans et encore irrésolus, dont je pense qu'il importe de chercher la solution.

Est-il d'abord bien certain que les affections rhumatismales *seules*, et indépendamment de tout autre vice, soit originel, soit acquis, donnent souvent naissance aux tumeurs blanches des articulations, comme on le pense généralement, d'après Bell ? que les rhumatismes, en se fixant sur les articulations des sujets exempts de tout autre vice, en affectant, soit primitivement, soit secondairement, les expansions tendineuses et aponévrotiques des muscles qui y sont unis, n'y puissent produire et n'y produisent en effet, à la longue, un épanchement de liquide gélatino-albumineux plus ou moins abondant, et par conséquent un gonflement plus ou moins considérable des parties molles, l'épaississement même des aponévrôses, des tendons et des ligamens articulaires ? l'expérience et l'observation ne permettent guères d'en douter. Mais prouvent-

elles également, qu'indépendamment de toute complication, les progrès ultérieurs du rhumatisme seul soient tels qu'il se forme, autour de l'articulation, divers amas de matière purulente, ou divers abcès dont la matière acquiert assez d'âcreté, par son séjour, pour corroder enfin le ligament capsulaire, pour dissoudre même les extrémités articulaires des os, et jusqu'aux cartilages dont elles sont revêtues? De nombreuses observations ne semblent-elles pas, au contraire, autoriser à penser que l'effet des rhumatismes les plus violens se borne à un épanchement lymphatique plus ou moins grand, dans les gaînes des tendons, les interstices des muscles, etc.? et en consultant l'observation, n'est-il pas, sinon démontré, du moins très-probable que les phlegmasies rhumatisantes ne se terminent point par une véritable suppuration, pourvu qu'elles ne soient compliquées d'aucun autre vice? En admettant, d'ailleurs, qu'un épanchement lymphatique, un peu abondant, puisse, par sa stagnation, décider, à la longue, un véritable abcès; cet abcès, à moins qu'il ne soit attiré vers l'intérieur de l'articulation par une affection primitive des extrémités articulaires des os, ou plutôt, peut-être, par une irritation préexistante ou simultanée de la membrane séreuse, qui, après avoir recouvert les os, se réfléchit sur la face interne de la capsule ligamenteuse, n'éprouvera-t-il pas beaucoup plus de résistance de ce côté, à raison sur-tout de l'épaississement

morbifique du ligament capsulaire, que du côté opposé ? Ne devra-t-il pas conséquemment s'ouvrir spontanément au dehors ? A-t-on constaté, par des observations bien exactes, que, dans les cas où les choses se sont passées différemment, où l'affection a paru pénétrer, par des progrès gradués, du dehors au dedans de l'articulation, la membrane séreuse qui en tapisse l'intérieur, n'était pas affectée d'une irritation particulière dépendante de quelque vice compliqué ? Dans quelques-uns des cas malheureux que j'ai rapportés, l'affection articulaire n'a-t-elle pas, dans le principe, suivi la marche que Bell assigne aux tumeurs blanches d'origine rhumatisante; et néanmoins les symptômes ultérieurs, et d'autres circonstances accessoires n'ont-ils pas mis en évidence la complication scrophuleuse ? La dernière malade, sur-tout, n'en offre-t-elle pas un exemple frappant ? La tumeur lymphatique qui lui survint au genou droit, me présenta tous les signes qui, suivant Bell, caractérisent celles de l'espèce rhumatisante. Il y a plus ; cette tumeur céda presqu'entièrement à la méthode curative qui convient au rhumatisme inflammatoire. Peut-on néanmoins douter de la complication scrophuleuse, d'après les divers effets dont fut suivie la chûte qu'elle fit sur le genou affecté ?

On m'objectera, sans doute, que c'est à tort que je considère comme douteuse la distinction des deux espèces de tumeurs blan-

ches, l'une rhumatisante, et l'autre scrophuleuse ; puisque, d'après l'observation, chacune d'elles est parfaitement caractérisée par une marche qui lui est propre ; puisqu'elles sont aussi clairement différenciées l'une de l'autre, par les symptômes et par les résultats de la dissection, comparés dans les trois premières périodes. Je répondrai que je suis bien éloigné de confondre deux espèces aussi manifestement distinctes ; mais que, d'après toutes les observations que j'ai eu l'occasion de faire, je suis très-porté à penser que, dans toutes les tumeurs blanches qui produisent des ravages au dedans de l'articulation, la cause commune et constante de ces suites funestes est l'affection scrophuleuse ; et que toute la différence qu'on observe entre les deux espèces de tumeurs blanches, si bien décrites par Bell, vient de ce que dans les unes, (les scrophuleuses), l'affection scrophuleuse se développe primitivement et indépendamment de toute affection rhumatismale; tandis que dans les autres (celles de l'espèce rhumatisante), elle ne se développe que secondairement, et à l'occasion d'une affection rhumatisante qui réveille et met en jeu le vice scrophuleux préexistant dans la constitution du malade.

Quoi qu'il en soit, et quelqu'opinion qu'on adopte, à cet égard, jusqu'à ce que de nouvelles observations plus exactes aient dissipé tout doute sur ce point, on conviendra, je pense, qu'il importerait pour éclairer le

diagnostic des tumeurs blanches (de l'espèce que Bell considère comme rhumatisante), d'en déterminer les signes distinctifs d'une manière assez précise ponr empêcher de les confondre avec toute autre espèce de rhumatisme. Comment, en effet, leur appliquera-t-on les moyens curatifs qui leur conviennent, dès leur principe sur-tout, époque à laquelle ces moyens peuvent avoir le plus de succès, si l'on n'est pas en état de les reconnaître et de les distinguer sûrement d'avec les divers autres rhumatismes qui, de leur nature, n'ont pas des terminaisons, à beaucoup près, aussi fâcheuses ? Faute de ces signes caractéristiques, le médecin ne sera-t-il pas dans l'alternative de ne reconnaître et de ne traiter convenablement ces redoutables affections que, lorsque fixées, depuis plus ou moins de temps, sur la même articulation, elles y auront déja fait des progrès dangereux ; ou d'appliquer indistinctement à tous les rhumatismes fixés sur les articulations, les secours appropriés aux tumeurs blanches ? Les inconvéniens de ce dernier parti, sans être aussi graves que ceux du premier, ne sont-ils pas assez considérables, pour qu'on ne doive rien négliger, afin de s'en mettre à l'abri ?

Il s'en faut beaucoup que j'aie acquis encore l'expérience nécessaire pour établir ces signes distinctifs, d'une manière satisfaisante. Je ne puis qu'effleurer cet objet, et qu'inviter les hommes de l'art à l'approfondir. Ce que je puis conclure de mes obser-

vations particulières, se réduit au petit nombre de données suivantes : 1.° Il n'est guères possible qu'un observateur attentif confonde le rhumatisme le plus commun dans mon pays, celui de tous qui affecte le plus souvent les articulations, et à-peu-près le seul qui y produise du gonflement, avec les tumeurs blanches de l'espèce rhumatisante. Car ce rhumatisme, vulgairement connu sous le nom de *rhumatisme goutteux*, attaque ordinairement plusieurs articulations à la fois ; il entreprend simultanément les petites, les moyennes et les grandes ; le plus souvent toutes celles des membres de l'une des moitiés du corps sont atteintes en même temps ; en outre, ce rhumatisme est sujet à de fréquens déplacemens ; il est commun de voir les articulations de l'un des deux côtés se désenfler, et celles du côté opposé se tuméfier, toutes les 24 heures : ces transports alternatifs ont coutume de continuer plusieurs jours de suite. Dans la plupart des cas, la couleur naturelle des tégumens est plus ou moins altérée ; la chaleur des articulations tuméfiées y est plus rapidement, plus sensiblement augmentée que dans les cas de tumeurs blanches. Quoique dans le rhumatisme goutteux les douleurs soient souvent aussi violentes et même plus que dans les tumeurs blanches, il est très-rare que le malade soit obligé de tenir l'articulation affectée dans un état aussi absolu et aussi permanent de flexion. Enfin, les tumeurs articulaires qui subsistent fré-

quemment, dans les cas de ce rhumatisme, après que la fièvre a cessé, sont encore plus aisées à distinguer des tumeurs blanches; parce qu'aux différences mentionnées dans les symptômes qui ont précédé, s'en joignent de nouvelles. Cette enflure ne présente pas ordinairement cette rénitence qui caractérise les tumeurs blanches; elle est, au contraire œdémateuse; elle est, d'ailleurs, accompagnée de douleurs beaucoup moindres, et d'une bien moindre rigidité dans les tendons des muscles fléchisseurs. Il paraît donc que, dans le plus grand nombre de cas, il existe des différences trop marquées entre le gonflement des articulations, produit par le rhumatisme goutteux et les tumeurs blanches, pour qu'un observateur attentif puisse s'y méprendre,

2.° Il n'en est pas de même de cette autre espèce de rhumatisme qu'on désigne sous le nom de *sciatique*. J'ai déja rapporté quelques cas où des tumeurs blanches bien caractérisées, survenues au voisinage de l'articulation de la cuisse, y ont été précédées d'une sciatique plus ou moins ancienne; Est-ce par les progrès successifs de l'affection rhumatismale seule, que ces sciatiques ont produit, à la longue, des tumeurs si funestes? ou bien, la sciatique n'a-t-elle concouru à la formation de ces tumeurs, qu'en développant, qu'en mettant en action le vice scrophuleux inhérent à la constitution de ces malheureux individus?

J'ai déja dit que j'inclinerais vers ce der-

nier sentiment. Mais ne serait-il pas intéressant de chercher à déterminer, par l'observation, les signes à l'aide desquels on pourrait distinguer les cas ordinaires de sciatique, d'avec ceux où l'on doit redouter une terminaison aussi fâcheuse? La longue durée de cette affection rhumatismale ne saurait fournir un signe concluant, puisqu'on voit journellement des sciatiques plus ou moins invétérées, qui, bien qu'elles aient resisté à tous les secours de l'art, ne subissent jamais une semblable dégénération. Pour être fondé à la redouter, faudra-t-il attendre qu'il se soit déja formé une tumeur sur la partie qui est le siège de la sciatique? Mais n'est-il pas malheureusement trop probable que le mal aura fait alors trop de progrès, pour qu'on puisse se flatter d'y remédier efficacement? Serait-ce former une conjecture trop invraisemblable, de penser que, peut être dans quelques-uns des cas que j'ai rapportés, et dans tant d'autres analogues, les malades eussent été préservés du sort malheureux qu'ils ont éprouvé, si, dès le principe, dès l'invasion de la maladie, les médecins avaient pu prévoir le danger dont ils étaient menacés, et s'ils s'étaient hâtés de recourir aux moyens les plus propres à prévenir ce même danger? Ne serait-il donc pas à desirer que des observations ultérieures fissent découvrir les signes distinctifs des sciatiques dans lesquelles la dégénération en tumeurs blanches est imminente? Le peu que mes observations m'ont

appris à cet égard, se réduit à savoir qu'il y a tout lieu de se méfier des sciatiques, quand elles surviennent, et sur-tout quand elles persistent opiniâtrément chez des personnes dont la constitution peut être suspectée de disposition scrophuleuse; qu'il faut s'en méfier encore plus à l'époque de la seconde dentition, ainsi qu'à celle de la puberté, et notamment chez les personnes du sexe. Ce que je viens de dire des sciatiques est applicable aux autres espèces de rhumatismes, lorsqu'ils se fixent de bonne-heure sur une seule articulation, et qu'ils y produisent un gonflement plus ou moins considérable.

Que de recherches ne reste-t-il point à faire pour parvenir à ce dernier degré de perfection, relativement au diagnostic des tumeurs blanches ?

Serait-il donc indigne d'être proposé aux médecins observateurs, le problême suivant? « Parmi les tumeurs blanches qui » entraînent des désordres graves dans » l'intérieur des articulations, y en a-t-il » qui dépendent uniquement d'une affec- » tion rhumatismale ? Ces cas fâcheux sont- » ils, au contraire, toujours compliqués » d'un autre vice, soit originel, soit acquis, » dont le développement, provoqué par » l'affection rhumatismale, donne lieu à ces » altérations profondes ?

Peut-être me taxera-t-on de prévention, et dira-t-on que j'attache à l'objet qui m'occupe, plus d'importance qu'il n'en a

réellement ; mais je ne balance point à dire que je croirais digne d'être proposée comme sujet de prix, par la célèbre École de Médecine de Paris, une autre question dont je me permets seulement d'indiquer l'idée, sans prétendre en offrir un énoncé satisfaisant. « Les tumeurs blanches de l'espèce considérée comme rhumatisante, offrent-elles, » sur-tout dès leur principe, des traits caractéristiques, c'est-à-dire des signes à » l'aide desquels l'observateur éclairé puisse » les distinguer d'avec les différentes espèces de rhumatismes qui ne produisent » dans les articulations, que des tumeurs » bénignes et faciles à résoudre ? Ou pour rendre la même idée en termes équivalens : » L'observation exacte peut-elle fournir » quelques moyens sûrs de distinguer, surtout dans leur commencement, les rhumatismes fixés sur les articulations, d'où » doivent résulter des tumeurs blanches » d'une espèce fâcheuse, d'avec les rhumatismes également fixés sur les articulations, » qui n'y produisent que des gonflemens » peu ou point dangereux? »

Dans un moment, où la médecine d'observation est cultivée avec autant d'ardeur que de succès, ne serait il pas également à-propos d'appeler l'attention des médecins sur une troisième question non moins importante que difficile à bien résoudre ? Quel est, » d'après l'observation et l'expérience, le traitement qui convient aux tumeurs blanches » de l'espèce rhumatismale, considérées » dans leurs diverses périodes ? »

Ceux qui se seront laissés éblouir par le pompeux étalage de moyens curatifs de toute espèce qu'on trouve dans beaucoup d'ouvrages, même dans les traités les plus estimés, et sur-tout dans un si grand nombre de thèses, dont les auteurs semblent s'être disputés l'avantage de les déployer avec le plus de profusion, et s'être escrimés, à l'envi, à qui en formerait l'assortiment le plus complet; ceux-là ne manqueront pas de se récrier et de s'étonner qu'on s'avise de proposer de nouveau une pareille question. Ils ne trouveront rien plus inutile que de revenir sur un sujet tant rebattu, et qui, à leur avis, est épuisé depuis si long-temps; mais les bons esprits n'en jugeront peut-être pas de même. Là où les premiers admireront la fécondité de l'art, ceux-ci reconnaîtront, à regret, son impuissance malheureusement trop réelle. Ils penseront, avec le célèbre Bordeu, qu'il est peu d'indices aussi certains de l'insuffisance de l'art, que cette prodigieuse variété dans les moyens; et que plus il paraît riche, plus il est effectivement pauvre en méthodes curatives. Est-il, en effet, beaucoup de maladies contre lesquelles on ait proposé autant de remèdes, et obtenu aussi peu de succès qu'à l'égard des tumeurs blanches dont il s'agit?

On ne saurait, il est vrai, disconvenir que cela ne tienne, en grande partie, à la nature même de ces affections trop souvent supérieures à tous les efforts de l'art. Mais si l'on y réfléchit bien, ne sera-t on pas tenté

de croire que cela dépend aussi de ce qu'on ne s'est pas encore suffisamment appliqué à rechercher, à fixer, d'après des observations exactes et une expérience éclairée, les vraies indications curatives ?

Obligé de laisser à des hommes plus habiles la gloire de remplir cette tâche aussi pleine d'intérêts, que de difficultés, je me contenterai de jeter ici quelques idées superficielles à ce sujet.

Il est évident que celui qui veut traiter méthodiquement les tumeurs blanches de l'espèce rhumatisante, doit adapter le traitement aux différens états de ces affections graves. Je pense qu'il faut les considérer suivant qu'elles sont encore dans le période inflammatoire, ou selon que l'inflammation, soit qu'elle se soit dissipée, soit qu'elle persiste encore, entraîne des suites plus ou moins fâcheuses.

Dans le premier cas, il n'est pas douteux que l'unique indication curative qu'il y ait à remplir, consiste à tâcher d'obtenir la résolution. Mais, pour sentir combien il est difficile d'atteindre ce but, combien il importe de recourir promptement aux moyens les plus efficaces, il ne faut pas perdre de vue que le siége de l'inflammation rhumatisante est profond; qu'il réside dans les expansions tendineuses et aponévrotiques des muscles qui sont unis à l'articulation affectée; qu'elle attaque même les ligamens articulaires.

Je ne dirai rien du traitement intérieur

qui, à cette période, doit être réglé surtout d'après le caractère et le degré de la fièvre concomitante.

Quant aux moyens locaux ou topiques, il paraît qu'il faut préférer ceux qu'on juge les plus propres à opérer une prompte et puissante révulsion, c'est-à-dire, à détourner l'affection inflammatoire de dessus les parties profondes, et à l'attirer vers la surface ou vers les tégumens. Les saignées locales faites, au moyen des sangsues, peuvent sans doute concourir à ce but, mais moins efficacement que les ventouses scarifiées. Les vésicatoires, employés de manière à ce qu'ils entretiennent constamment une irritation superficielle, n'offrent pas un secours moins précieux. Il paraît, d'après les observations de Stoll et de plusieurs autres médecins célèbres, qu'on ne doit pas craindre d'y avoir recours, même dans le temps où l'affection inflammatoire est à son plus haut degré d'intensité. Ils ont reconnu que les vésicatoires agissent, presque comme un antiphlogistique spécifique, dans les phlegmasies rhumatismales; et j'ai peut-être sujet de me reprocher de n'en avoir pas fait usage d'assez bonne heure dans quelques circonstances semblables. Les frictions faites sur les tégumens de l'articulation affectée, avec la teinture de cantharides mêlée à quelque infusion résolutive, seraient-elles utiles ou nuisibles? L'analogie ne semble-t-elle pas en autoriser l'usage? N'en ayant jamais essayé en pareil cas, je ne puis rien dire de

positif sur leur effet. Mais n'est-il pas probable que l'irritation superficielle que produiraient ces frictions, ne serait pas moins avantageuse que celle qu'on se propose d'entretenir constamment au moyen des vésicatoires convenablement alternés ?

On ne songera pas sans doute à contester l'utilité des fomentations émollientes, à-la-fois, et plus ou moins résolutives, des bains locaux de même nature; quoiqu'il paraisse bien qu'on ne doit considérer ces secours, et quelques autres analogues, que comme des moyens accessoires, sur lesquels il faut beaucoup moins compter que sur ceux dont j'ai déja parlé.

Mais que faut-il penser des divers linimens huileux volatils, tels que l'huile d'olives plus ou moins camphrée; la même huile, avec addition d'une plus ou moins grande quantité d'ammoniaque, etc. etc.? Serait-il à propos de s'en servir durant la période inflammatoire? Ne feraient-ils pas plus de mal en s'opposant à la transpiration de la partie affectée, qu'ils ne pourraient faire de bien en excitant une irritation superficielle? N'a-t-on pas d'ailleurs, pour remplir cette vue, des moyens plus actifs, et qui ne sont pas sujets aux mêmes inconvéniens ?

Doit-on enfin admettre ou rejeter, quant au traitement local, les fomentations rendues sédatives, soit par l'addition de l'opium, soit par celle de l'acétite de plomb, etc.? Si de semblables moyens offrent l'avantage précieux de calmer des douleurs qui sont trop

souvent d'une violence extrême, n'ont-ils pas l'inconvénient majeur de ne point contribuer à exciter cette irritation superficielle, qu'il paraît si important d'entretenir, et d'exposer, en outre, au risque grave de concentrer davantage, et de rendre plus profonde encore une affection rhumatisante, qui ne l'est déja que trop malheureusement ?

Les indications curatives ultérieures sont bien différentes, suivant qu'on réussit, ou non, à obtenir la résolution. Dans le premier cas, la cure est presqu'entièrement faite. Pour la compléter ou pour la confirmer, il suffit sans doute d'un petit nombre de secours appropriés aux accidens qui peuvent encore persister. Un exercice modéré, des frictions sèches, aromatiques, des bains de vapeurs, des douches artificielles, etc., rempliront ces dernières indications, suivant qu'il faudra rétablir le ton des parties affaiblies, ou combattre leur rigidité, ou chercher à dissiper un léger degré de gonflement, dont l'articulation sera restée atteinte, après une résolution plus ou moins parfaite.

Il en est bien autrement quand on n'a pu parvenir à procurer la résolution de la tumeur. D'après le rapprochement si heureusement fait des symptômes observés à cette deuxième période, avec les lésions découvertes par les dissections de l'articulation malade, on sait que les ligamens sont, dans ce cas, affectés d'un épaississement morbifique plus ou moins considérable, et qu'il

y a de plus, dans les parties molles qui entourent cette articulation, un épanchement plus ou moins abondant d'un liquide gélatino-albumineux.

Ces deux effets de l'inflammation rhumatisante, dont les parties profondes de l'articulation ont été attaquées, peuvent-ils, ou non, être détruits par les secours de l'art?

L'observation ne m'a rien appris de positif à cet égard. Mais serait-il téméraire de conjecturer qu'il n'est pas plus possible de remédier à l'épaississement morbifique des ligamens articulaires, qu'à celui de la plèvre, par exemple, survenue à la suite d'une pleurésie inflammatoire? Peut-on compter sur l'efficacité des frictions mercurielles recommandées pour remplir cette indication? Il paraît difficile sans doute, mais non pas impossible, de procurer la résolution de l'épanchement lymphatique, pourvu qu'il ne soit pas trop considérable, et que la cause qui l'a produit ait cessé d'agir.

Les douches d'eau thermales, soit naturelles, soit artificielles, sont, à mon avis, la ressource sur laquelle il faut fonder le plus d'espoir. Les vésicatoires conviennent encore beaucoup à cette période. Il paraît qu'on doit aussi attendre quelqu'avantage des cautères ouverts au voisinage de l'articulation malade.

Si le mal ne cesse de faire des progrès, et si les symptômes annoncent qu'il s'est formé quelqu'abcès au tour de l'articulation, il est hors de tout doute qu'on ne saurait

trop se hâter d'en faire l'ouverture, et de procurer à la matière une issue prompte et complète ; qu'il serait imprudent d'attendre que l'abcès s'ouvrît spontanément ; qu'on doit l'ouvrir aussitôt que la fluctuation est sensible ; et qu'il faut, pour cet effet, donner la préférence aux caustiques, parce qu'ils ont le précieux avantage d'exciter, d'entretenir une irritation superficielle qui peut agir comme moyen révulsif, relativement à l'inflammation dont les parties profondes peuvent encore rester affectées.

Je l'ai déja dit : je suis porté à croire qu'une tumeur blanche résultant uniquement d'une affection rhumatismale, dans le cas même où elle se terminerait par un abcès, ne donnera pas lieu à des désordres dans l'intérieur de l'articulation, pourvu qu'on prenne les précautions nécessaires pour éviter la stagnation du pus dans son foyer, et prévenir ainsi son action délétère sur la capsule ligamenteuse, et peut-être même quoiqu'on négligeât ces précautions.

Je m'arrête donc ici ; et comme je n'ai pas eu le bonheur de guérir aucun malade, dans le cas où la tumeur blanche avait déja entraîné des désordres graves au dedans de l'articulation, je laisse à ceux qui ont été assez habiles et assez heureux pour obtenir de semblables guérisons, l'avantage de suppléer convenablement à une omission aussi importante.

Je ne me suis jamais trouvé dans la mal-

heureuse nécessité d'avoir à conseiller l'amputation.

Il n'est pas douteux, au surplus, que j'aurais donné en vain un semblable conseil, si des circonstances extrêmes m'avaient forcé à proposer cette dernière ressource. La répugnance, je dirais mieux, l'horreur de mes compatriotes pour de pareilles opérations, est telle que les malades, plutôt que d'y consentir, auraient préféré subir leur triste sort. Les exemples, d'ailleurs, de ce jeune homme, et de cette jeune fille, qui, depuis quatre ou cinq ans, survivent à la longue série de maux qu'ils ont éprouvés, et plus encore les exemples d'un certain nombre de malades, qui, soit par le secours des eaux de Barèges, soit par les seules ressources de la nature, ont eu le bonheur d'y échapper, et d'en être quittes pour une ankylôse complète ou incomplète, ne sembleraient-ils pas justifier, du moins jusqu'à un certain point, la résistance qu'ils auraient infailliblement opposée à l'amputation?

Assurément je ne contesterai point que cette ressource, toute cruelle qu'elle paraît, ne puisse offrir un moyen de conservation bien précieux, dans quelques circonstances. Je n'ignore pas qu'elle a sauvé la vie à plusieurs personnes attaquées de tumeurs blanches, de l'espèce même la plus fâcheuse. Je n'ignore pas non plus que l'amputation faite, même à des sujets évidemment scrophuleux, leur a procuré une guérison radicale, et n'a été suivie d'aucune récidive. Il

faut, enfin, convenir que parmi ceux qui ont succombé à ces redoutables affections, il en est un petit nombre qu'il eût été probablement possible de sauver au moyen de cette opération. Les deux jeunes filles dont j'ai rapporté la fin funeste, lui eussent peut-être dû leur salut, si ceux qui leur ont donné les dernier soins, y avaient eu recours à propos. Mais n'est-il pas aussi trop probable qu'on a plus d'une fois mutilé des sujets qui, abandonnés à la nature, auraient pû conserver, non-seulement leur vie, mais encore leur membre? Peut-on également disconvenir que, dans bien des cas, l'amputation n'ait servi qu'à précipiter la fin des malades, et que, dans un plus grand nombre encore, elle n'ait été suivie de récidives tout aussi fâcheuses que le premier mal, et n'ait ainsi complètement manqué le but qu'on s'était proposé? A-t-on fait encore, de bonne foi, la comparaison exacte des cures radicales obtenues par l'amputation, avec les cures malheureuses ou inutiles?

S'est-on convenablement occupé à déterminer, avec une juste précision, les diverses circonstances dont le concours doit faire adopter ou rejeter ce moyen extrême? Et cette dernière question ne mériterait-elle pas d'être encore proposée aux médecins qu'anime un zèle éclairé pour le soulagement de l'humanité souffrante, et qui sont également éloignés d'une activité cruelle, et d'une pusillanime expectation?

Les bornes que je suis obligé de me pres-

crire dans ce faible essai, ne me permettent point de m'étendre, autant que je l'aurais desiré, sur les affections locales, suivies d'accidens fâcheux, que j'ai eu trop souvent l'occasion d'observer pendant la durée de la fièvre catharrale stationnaire. J'espère néanmoins que les deux observations auxquelles je suis nécessité à me restreindre, suffiront pour l'objet que je me propose.

Ce qui les a principalement distinguées de celles dont j'ai rendu compte, c'est qu'elles ont été accompagnées, ou même précédées d'une fièvre plus ou moins vive, participant plus ou moins du caractère de la fièvre dominante, et qu'elles ont parcouru leurs périodes avec beaucoup plus de rapidité.

Les unes ont eu leur siège dans les articulations; les autres ont exercé leurs ravages sur les os de la jambe. Celles-là ont montré beaucoup d'analogie avec les tumeurs blanches, dont elles ont cependant paru différer à quelques égards. Celles-ci ont offert plusieurs rapports avec l'érésypèle, duquel elles semblent s'être distinguées par quelques circonstances de leur marche, et sur-tout de leur terminaison.

Première observation. Je fus appelé, il y a près de deux ans et demi, par un cultivateur, pour voir une de ses filles, âgée d'environ sept ans, qui, depuis six jours était retenue dans son lit, par des douleurs excessives qu'elle éprouvait aux extrémités inférieures, et notamment à la hanche et à la cuisse du côté gauche. Je la trouvai atteinte

d'unefièvre vive, qui me parut du genre des catharrales alors dominantes, mais compliquée d'un degré bien remarquable d'inflammation. Son pouls était, en effet, plein, fort, fréquent, sensiblement dur; la soif était fort vive, l'urine, limpide, rouge, peu abondante; la chaleur considérable; la face était vivement colorée; les ailes du nez, le contour des lèvres, ainsi que les yeux, offraient, néanmoins, une teinte verdâtre; la langue était couverte d'un enduit blanchâtre assez épais. La malade se plaignait d'éprouver à la bouche un goût douceâtre; il y avait une petite diarrhée glaireuse; elle souffrait, en même temps, des douleurs tellement aiguës aux extrémités inférieures, et sur-tout aux parties déja désignées, qu'elle ne pouvait pas même supporter le poids de la plus légère couverture, et qu'elle poussait des cris perçans, aussitôt qu'on touchait, tant soit peu, les parties souffrantes. Je trouvai la hanche et la cuisse gauches affecfectées d'un gonflement très-considérable, accompagné d'un grand surcroît de chaleur, de douleurs inouies, et d'une sensibilité au toucher qu'il serait difficile d'exprimer, sans toutefois aucun changement de couleur dans les tégumens des membres affectés.

J'appris que cette jeune malade avait été employée à garder un troupeau, qu'elle était, ainsi que beaucoup d'autres jeunes bergers, dans la mauvaise habitude de se tenir, une bonne partie du jour, couchée sur la terre, souvent humide; que sa maladie actuelle

avait paru à la suite de l'imprudence qu'elle avait commise de se baigner dans de l'eau très-froide, étant fort échauffée par une course longue et fatiguante. Du reste, née de parens sains, ayant jusqu'alors paru douée d'une bonne constitution, elle n'avait éprouvé, avant cette époque, d'autres maladies que la petite-vérole et la rougeole.

Je pris celle-ci pour un rhumatisme plus violent qu'aucun de ceux que j'avais observés. La suite prouvera, sans doute, que mon diagnostic fut erroné. L'indication la plus urgente me parut être de chercher à modérer l'inflammation rhumatisante; dans cette vue, je pratiquai une saignée médiocre qui ne fut suivie d'aucun amendement.

Je me proposais d'appliquer sur le membre tuméfié un bon nombre de sangsues; il ne fut pas possible de s'en procurer. Je prescrivis des fomentations émollientes, et légèrement résolutives, fréquemment réitérées; une boisson, à volonté, de petit lait légèrement nitré et miellé. Dans la double vue d'exciter doucement la diaphorèse, et de calmer un peu la violence excessive des douleurs, je conseillai quelques bols composés de deux grains de camphre, de six grains de nitre, d'un demi-grain d'extrait gommeux d'opium, avec quantité suffisante de rob de sureau.

De nombreuses occupations ne me permirent de revoir cette jeune malade que le surlendemain.

La plupart des symptômes, au lieu de s'être amendés, s'étaient, au contraire, exaspérés d'une manière très-sensible; le gonflement de la hanche et de la cuisse s'était considérablement accru; la fièvre était toujours vive, et les douleurs excessives. Quoique l'extrême sensibilité des parties enflées me permît à peine de les toucher très-légèrement, je m'apperçus qu'il y avait sur la hanche et au haut de la cuisse, un œdème superficiel.

Craignant de me méprendre sur le caractère de cette terrible maladie, et prévoyant qu'elle aurait une terminaison fâcheuse, j'engageai les parens à appeler un ancien médecin dans lequel je savais qu'ils avaient une entière confiance. Ce médecin n'ayant pas pu se rendre, répondit à l'exposé circonstancié que je lui avais adressé. Son avis fut, d'après ma relation conforme à ce que j'ai dit plus haut, qu'il s'était déja formé un abcès plus ou moins profond dans l'épaisseur des muscles de la cuisse; qu'il fallait l'ouvrir au plus tôt; que, pour cet effet, il me conseillait d'appliquer, sur la face externe de la cuisse, une traînée de pierres à cautère, et, dans le cas où la chûte de l'escarrhe ne mettrait pas à découvert le foyer de l'abcès, de faire, avec le bistouri, une incision assez profonde pour pénétrer jusqu'à ce foyer.

On concevra aisément combien je dus être surpris de recevoir un semblable conseil de la part d'un médecin expérimenté, et à

quel point je dus être éloigné de le suivre.

Ce conseil, en effet, supposait d'abord certaine une chose qui me paraissait tout au moins très douteuse; savoir, l'existence d'un abcès situé plus ou moins profondément dans l'épaisseur des muscles de la cuisse. L'œdème superficiel semblait, il est vrai, en annoncer la présence ; mais aucune rémission dans les symptômes, n'en avait indiqué la formation. En supposant, d'ailleurs, que l'existence de l'abcès eût été aussi certaine qu'elle l'était peu, ce conseil en eût-il été plus admissible ? La cuisse étant enflée uniformément, et la fluctuation n'étant pas sensible, comment découvrir la situation de l'abcès ? Comment s'assurer s'il n'était pas sous le périoste, ou même à l'intérieur de l'articulation de la cuisse ? Dans l'un ou l'autre de ces deux cas, qu'attendre de cette traînée de pierres à cautère appliquée sur la face externe de la cuisse ? Enfin, s'il eût été possible de s'assurer de la situation de l'abcès, pourquoi faire souffrir à la jeune malade deux opérations, au lieu d'une seule qui eût été suffisante ? Pourquoi ne pas ouvrir cet abcès profond, tout d'un coup, avec le bistouri ?

Ce conseil rejeté, il fallut faire appeler un autre médecin. Le choix de la famille tomba sur un médecin opérant, jouissant dans le département d'une réputation justement méritée.

L'œdème superficiel et une fluctuation obscure, qu'il crut appercevoir au haut et

au côté externe de la cuisse, le décidèrent à penser qu'il existait, à cet endroit, un abcès profond. Quant à moi, d'après les raisons déja déduites, et non pas parce que je ne sentis point de fluctuation, malgré l'exploration la plus soigneuse, j'étais d'un avis différent. Celui de mon respectable collègue eût seul prévalu sur le mien, par le poids que lui donnait sa grande expérience; et à plus forte raison prévalut-il, appuyé de l'avis de l'autre médecin qui avait été consulté auparavant.

Une incision, poussée jusqu'à l'os, et qui avait plus d'un pouce de longueur, ne procura pas l'issue d'une seule goutte de pus : toute son utilité se borna à ôter l'envie à l'opérateur d'en pratiquer de nouvelles en d'autres endroits de la cuisse; car elle nous mit à portée de voir que toutes les parties molles étaient comme infiltrées de ce liquide gélatino-albumineux, dont certains rhumatismes déterminent l'épanchement.

Renonçant donc à tout projet d'opération, il s'occupa à régler, de concert avec moi, le traitement qui nous parut le mieux approprié. Il ne fut pas possible de recourir aux ventouses scarifiées; déconcertés par la non réussite de l'opération deja faite, les parens n'y voulurent point consentir.

Il n'y eut pas de moyen de trouver des sangsues; il fallut donc borner le traitement local à des fomentations resolutives et à l'application répétée des vésicatoires.

Le traitement intérieur fut réduit à l'em-

ploi du petit-lait nitré et miellé, de cette même boisson émétisée de temps à autre, et du sirop diacode.

Tels furent les secours auxquels les circonstances nous obligèrent de nous borner.

Voici quelles furent la marche et la terminaison de la maladie.

Les symptômes dont j'ai fait plus haut l'énumération, s'étant soutenus pendant huit jours, à peu près, au même degré, éprouvèrent ensuite une rémission assez sensible; l'enflure diminua beaucoup; les douleurs perdirent un peu de leur violence; il se manifesta au haut de la cuisse, à deux travers de doigt au-dessous du grand trochanter, un abcès qui s'ouvrit spontanément. Il en sortit une assez grande quantité de matière purulente mêlée de trois esquilles. Peu de jours après, il se forma un autre abcès, à côté du précédent, un peu plus en arrière, qui eut les mêmes résultats. Dès-lors on cessa de m'appeler, et la jeune infortunée fut livrée aux soins de la nature.

Je sais qu'elle vit encore, retenue dans son lit depuis deux ans et demi; que plusieurs autres abcès se sont formés au haut de la cuisse, en divers temps; que les ulcères fistuleux résultant des deux premiers abcès subsistent encore, et qu'elle a enfin éprouvé une série de maux, à laquelle on ne peut que s'étonner qu'elle ait si long-temps survécu. N'est-il pas très-probable, l'événement ne semble-t-il pas avoir indiqué que l'abcès

s'était formé primitivement dans l'articulation de la cuisse ?

Faut-il penser que cet abcès, dont la formation a été précédée et accompagnée de symptômes si violens, qui paraît avoir eu son siège primitif dans la cavité cotyloïde, qui, en si peu de temps, a entraîné des suites si funestes, n'a été que le produit d'une simple affection rhumatismale ?

Doit-on, au contraire, rapporter cette terrible maladie aux tumeurs blanches de l'espèce scrophuleuse ? Les symptômes dont j'ai tracé l'exposé fidèle, n'ont-ils pas trop différé de ceux qui caractérisent cette espèce de tumeurs ?

Ne paraîtra-t-il pas plus convenable de la regarder comme une maladie composée d'affection rhumatismale et d'affection scrophuleuse mise en jeu par le concours de la fièvre catharrale dominante ?

Ce cas n'offre-t-il pas une preuve frappante de la nécessisé de rassembler de nouvelles observations, et de faire des recherches ultérieures, relativement à la nature et au traitement de ces dangereuses affections ?

J'ai vu, dans le cours des deux dernières années, plusieurs jeunes personnes, toutes au-dessous de l'âge de puberté, atteintes manifestement de la fièvre catharrale stationnaire, chez lesquelles cette fièvre s'est compliquée avec une affection aux jambes, qui a eu des suites fâcheuses.

Je me contenterai d'en rapporter un seul

exemple, parce que tous ces divers cas ont entr'eux une grande analogie.

Septième observation Je fus appelé l'année dernière, vers le milieu de l'automne, pour un jeune berger âgé de 13 ans, qui souffrait, depuis quatre jours, d'un violent mal de tête, et de cruelles douleurs aux jambes.

J'observai chez ce malade les symptômes d'une fièvre muqueuse bien caractérisée; il y avait des rémissions très-sensibles le jour, et chaque soir, de vives exacerbations. La langue était couverte d'un enduit blanc, fort épais; il se plaignait d'éprouver à sa bouche un goût douceâtre et nauséabond; il avait été tourmenté, les trois premiers jours, de fréquentes nausées et de vains efforts pour vomir.

J'examinai avec soin ses jambes, auxquelles il rapportait ses plus cruelles souffrances. J'y observai une enflure médiocre, accompagnée de beaucoup de chaleur, d'une rougeur pâle aux tégumens et d'un œdème superficiel. C'étaient, en un mot, les apparences d'un érysipèle; mais ce n'était point à la surface, c'était profondément et à l'intérieur de l'os, que le malade m'assurait éprouver les douleurs les plus aiguës. Cette circonstance frappante fixa toute mon attention; elle me fit augurer que cette affection aurait vraisemblement une terminaison différente de celle de l'érysipèle.

Mais, comme je n'avais pas encore vu d'affection semblable, je ne savais pas au juste, quelles suites j'avais à craindre, ni

de quels moyens faire usage pour tâcher de les prévenir. Je pris donc le parti de me conduire comme si j'avais à traiter un érysipèle, de m'occuper uniquement du traitement de la fièvre, et de négliger l'affection locale, ou, du moins, de m'abstenir de tout topique, jusqu'à ce que l'indication fût plus prononcée.

Ce jeune malade fut donc mis, ce jour-là, à l'usage d'une boisson délayante et un peu incisive; le lendemain matin, il fut évacué au moyen d'une dose suffisante de tartrite de potasse antimonié. J'obtins ainsi une abondante évacuation de matières glaireuses mêlées de quelques vers. Elle fut suivie d'une rémission très-sensible dans tous les symptômes, l'affection des jambes exceptée. L'enflure augmenta, conservant toujours les mêmes apparences érysipélateuses. On eut, malgré moi, recours aux fomentations et aux cataplasmes émolliens.

Me méfiant du caractère particulier des douleurs que ce jeune malade ne cessait de rapporter à l'intérieur des os, je m'étais décidé à faire appliquer d'abord les sangsues et puis des vésicatoires; mais on négligea mon avis.

A la visite du huitième jour, le malade allant bien sous le rapport de la fièvre, j'apperçus une fluctuation sensible à la face interne des deux jambes. Je proposai de faire l'ouverture de ces abcès, et d'établir un séton dans le trajet de chacun d'eux; on n'y voulut pas consentir; on continua, malgré

mes avis, d'appliquer des cataplasmes émolliens. Les abcès s'ouvrirent cinq jours après. Il me fut facile de m'assurer, au moyen de la sonde, de la carie du tibia. Les esquilles qui ne tardèrent pas à sortir mêlées avec la sanie qui en découlait, mirent cette carie encore plus en évidence.

Il ne me fut pas possible de faire adopter un traitement méthodique. Je cessai de donner des soins à ce jeune malade qui vit encore, portant, à chaque jambe, nn ulcère fistuleux, d'où sortent, de loin en loin, des esquilles, et d'où coule sans cesse une sanie ténue et fétide.

L'occasion d'observer des affections analogues, s'est depuis présentée à moi plusieurs fois, et de quelque manière que j'aie pu traiter les malades, soit que j'aie eu recours, trop tard sans doute, aux sangsues, aux ventouses scarifiées, aux vésicatoires, la terminaison a été constamment la même; et comme les malades n'ont voulu se soumettre à aucun traitement méthodique, ils sont restés affectés d'ulcères fistuleux, entretenus par la carie des os de la jambe.

Peut-on rapporter cette affection aux érysipèles phlegmoneux, et attribuer la carie des os au trop long séjour de la matière purulente dans son foyer, situé sur les os même ? Non sans doute, puisque, d'un côté, le caractère particulier des douleurs profondément ressenties dans la substance des os, prouve qu'ils étaient primitivement

affectés, et que les abcès n'ont été que consécutifs; et que, de l'autre, la carie n'a pas laissé d'avoir lieu dans les cas où l'on a fait, de bonne heure, l'ouverture de ces abcès. On ne saurait non plus imputer cette fâcheuse terminaison aux fomentations et aux cataplasmes émolliens; car je l'ai également observée dans des cas où ces moyens n'avaient pas été mis en usage.

N'est-on pas, par ces considérations, conduit à penser que ces affections, quoiqu'elles soient survenues à des enfans nés de parens sains, et chez la plupart desquels on n'avait jusques-là observé aucun signe de disposition scrophuleuse, ont reconnu pour cause le vice scrophuleux développé par l'influence de la fièvre stationnaire.

Ainsi, s'il m'arrivait dorénavant d'être appelé, dans le principe des maladies de cette espèce, je ne serais plus exposé à me méprendre sur leur nature.

Mais à quelle méthode curative faudrait-il avoir recours? et de quels moyens devrait-on se promettre les meilleurs effets?

Je termine, par cette question, un travail que je n'aurais pas entrepris, si je n'avais consulté bien plus mon zèle que mes forces, et si je ne m'étais flatté que les maîtres, aussi indulgens qu'ils sont éclairés, auxquels je regrette de n'avoir pas pu offrir une dissertation plus digne de leur examen, recevraient peut-être aussi favorablement des observations, toutes défectueuses qu'elles puissent être, sur une maladie si peu con-

nue et si digne de l'être, que les compilations plus ou moins heureuses que j'aurais pu leur présenter. Puissent les médecins, auxquels il est donné de reculer les bornes de l'art, concourir, à l'envi, à remplir l'importante lacune que je n'ai fait qu'indiquer! Puissent les recherches utiles, auxquelles je me suis permis de les inviter, leur faire découvrir le remède d'un des maux les plus cruels qui affligent l'humanité, combler ainsi mes vœux les plus ardens, et réaliser mes plus chères espérances!

FIN.